

1 L'existence d'un contemporain essentiel

« Nous ne valons pas mieux que notre vie
et c'est par notre vie qu'il faut nous juger. »

Qu'est-ce que la littérature ?

« Nous ne voulons en rien manquer notre temps :
peut-être en est-il de plus beaux mais c'est le nôtre. »

Les Temps modernes

« L'histoire d'une vie, quelle qu'elle soit,
est l'histoire d'un échec. »

L'Écueil du solipsisme

Les hommes du XVIII^e siècle sont protéiformes ; regardez Voltaire : auteur de théâtre, romancier, poète, mathématicien, historien, philosophe, politique, géographe, ethnologue, économiste, créateur d'entreprises industrielles, financier, moraliste, contestataire, théologien, naturaliste, voyageur, angliciste, astronome, mondain, botaniste, exégète biblique. Et Diderot : auteur, théoricien du théâtre, pamphlétaire, critique d'art, poète, essayiste, bon scientifique, romancier, traducteur, directeur-rédacteur de l'*Encyclopédie*. Sartre est de cette veine : philosophe, romancier, auteur dramatique, essayiste politique, journaliste, directeur de revue, théoricien de la littérature, scénariste. Il est l'auteur français qui suscite le plus d'études critiques dans le monde. Sa popularité est digne de Voltaire ou Hugo. « Sa gloire prend une ampleur sans égale dans toute

l'histoire de la littérature. Le seul qui puisse lui être comparé sur ce point est, dans un autre domaine, Picasso » (Paul Desalmand).

À la manière de Nietzsche (« Toute grande philosophie est la confession de son auteur »), il écrit : « Je n'essaie pas de protéger ma vie après coup par ma philosophie, ce qui est salaud, ni de conformer ma vie à ma philosophie, ce qui est pédantesque, mais vraiment, vie et philo ne font plus qu'un » (*Carnets de la drôle de guerre*).

La vie d'un intellectuel coqueluche de l'avant-garde

L'atout maître de son pouvoir de séduction
est « une conversation éblouissante ».

Robert Scipion, membre de « la bande de Sartre »

« Je suis un petit garçon qui ne veut pas grandir »

(Écrit à 19 ans.)

Né en 1905, le nourrisson s'imprègne de sa mère dont les soins le valorisent tellement qu'il en dit : « Qu'un enfant puisse une fois dans sa vie, à trois mois, à six, goûter ce bonheur d'orgueil, il est homme » (*L'Idiot de la famille*). Son père, officier de marine originaire du Périgord, meurt quand il a quinze mois. Son grand-père maternel, d'une famille qui donne pasteurs et pédagogues (et son cousin, célèbre médecin, Albert Schweitzer), sera le père manquant. Il est convaincu qu'il a ainsi échappé à la domination paternelle : « Mon père se fût couché sur moi de tout son long et m'eût écrasé. » De Sartre, François Georges dira : « Ce fut un bon père » ; et Sartre eut de nombreux enfants spirituels.

L'enfant « Poulou » se conforme au rôle que la famille lui a dévolu, avec zèle et calcul. C'est le temps de l'imposture et de la mystification décrites dans l'autobiographie *Les Mots*. Dans cette enfance, il reçoit une sorte de « commandement d'écrire » qui

deviendra le projet de sa vie. La bibliothèque du grand-père est le théâtre et l'horizon de ses rêves d'évasion. Pour Serge Doubrovsky (écrivain et critique littéraire), Sartre établit d'abord « un portrait de l'artiste en fillette, de Poulou en poule mouillée, du garçonnet qui a le sexe des anges, indéterminé mais féminin sur les bords ». Il vit avec une mère qui, sous l'autorité de son propre père et en raison de sa dépendance, est autant une sœur pour Jean-Paul. Sartre et sa mère partagent la même chambre dite « des enfants ». C'est la première admiratrice de ses créations littéraires qui recopie et fait circuler ses œuvres. Il va se viriliser par sa « plume-phallus ». Premier choc majeur : le remariage de cette mère en 1917, avec un polytechnicien qu'il ne finira jamais de haïr. Il fait dire à Baudelaire le fond de sa pensée : « Quand on a un fils comme moi, on ne se remarie pas » (*Baudelaire*). Privé de sa meilleure amie, il doit aussi déménager, parce que ce beau-père va travailler à La Rochelle, où il restera jusqu'à l'âge de 15 ans. C'est un port et c'est la guerre. Le petit Parisien se trouve jeté dans une meute où il apprend la violence et la solitude. La carapace qu'il doit se créer s'incruste pour la vie, alliant dureté et solitude envers le masculin. Trois années de calvaire : réalité des lycéens, violents et cruels, tandis qu'il doit partager une mère, auparavant sa propriété exclusive, avec le nouveau mari, la cause de tout. Au même âge, il découvre sa laideur. La petite cruelle qu'il souhaite approcher claironne devant tous : « Qui c'est ce mec avec un œil qui dit merde à l'autre ? » Strabisme divergent, petite taille, visage ingrat ; désormais, il connaît la contingence et la dépendance au corps. La beauté, il en perçoit le risque d'aliénation, ce qui ne l'empêchera pas de préférer la compagnie des jolies femmes. Mais il sera toujours en quête « d'être aimé » et ce ne sera jamais assez : « Mon âme est cent mille fois plus pure que mon visage car je suis un petit garçon qui ne veut pas grandir. » Lorsqu'il vole sa mère pour épater ses camarades de troisième, c'est son grand-père qui le rejette : deuxième grande rupture. Il n'a pas, contrairement à l'enfance, raconté cette adolescence haïe. « Je raconterai plus tard quand et comment j'ai découvert ma laideur qui fut pendant longtemps mon principe négatif, la chaux vive où l'enfant merveilleux s'est dissous. » Il n'en

fit rien. Le *Cahier Lutèce* (1954) conte ces souffrances-là mais n'a été publié qu'en 2010 (*Les Mots et autres écrits autobiographiques* dans la collection de La Pléiade). Au décès de son beau-père, en 1945, il reviendra vivre avec sa mère, rue Bonaparte (quartier Saint-Germain à Paris).

Henri-IV, Louis-le-Grand, École normale supérieure, ses études reprennent le cours évident pour un brillant élément. À l'École, il est le redoutable instigateur de toutes les plaisanteries, de tous les chahuts. Il possède le goût de la provocation et de l'opposition contre l'autorité morale. Il acquiert ainsi une grande notoriété parmi ses professeurs et se fait ovationner à chacune de ses arrivées au réfectoire. Boute-en-train certes mais pas seulement : grand travailleur, il dévore plus de 300 livres par an. Un refus de « l'esprit de sérieux qui règne sur le monde » et un forçat du livre : le profil de Sartre est déjà buriné.

Dans le *Cahier Lutèce*, il a lui-même découpé sa vie d'adulte : « De 1930 à 1939 : la vie privée. De 1939 à 1944 : la vie clandestine. De 1944 à 1954 : la vie publique. » Dans son texte écrit pour la Commémoration nationale de Sartre en 2005, Michel Rybalka lui rend un bel hommage en qualifiant les phases de sa vie avec la devise de la République française. Sa première période est centrée sur la liberté individuelle. De 1939 à 1968, son engagement le met au service de l'égalité. « À partir de 1968, apparaît chez lui une philosophie de la fraternité... mais qui reste en grande partie inarticulée. » Mais sans oublier que la générosité a toujours été une valeur fondamentale dès la constitution de la tribu sartrienne. Lorsque « le fric est arrivé ? Allons-y ». Causes, amis, membres de la « famille », pour chacun, pour tous, sans aucun sens des limites.

Vie privée

Affecté au lycée du Havre en 1931, il choque quelque peu parents et professeurs par ses manières : pas marié, sans cravate, laisse fumer les élèves en classe... « Détesté du proviseur et du censeur » (*Cahier Lutèce*). Mais il séduit cinq vagues d'élèves pour qui il est un excellent professeur, chaleureux et respectueux, qui devient

parfois un ami. En tout cas, c'est l'avis des bons éléments, les seuls qui l'intéressent, les seuls qui ont parlé.

En 1935, tandis que son professorat du Havre lui pèse, il se fait piquer à la mescaline, drogue extraite des cactus, par son ancien condisciple de Normale supérieure, le Dr Lagache, pour les besoins de ses travaux de recherches sur l'imagination. Il en résulte, pendant six mois une grave dépression, accompagnée d'hallucinations récurrentes : il se croit poursuivi par des langoustes ou des pieuvres. Ce contact avec les drogues ne restera pas isolé. Après-guerre, il consomme de la benzédrine, une amphétamine qui garde éveillé puis, dans les années 1950, pour soutenir son rythme de vie et achever sa *Critique de la Raison dialectique*, il a recours à la corydrane (« un soleil dans ma tête »), mélange d'aspirine et d'amphétamines, qu'il mâche par poignées « détruisant sa santé au nom de ce qu'il appelait "le plein emploi" » (Claude Lanzmann). Par ailleurs, somnifères, alcool et tabac en grande quantité accompagnent son quotidien. « J'ai supporté aussi mal que possible le passage à l'âge d'homme. À trente-deux ans, je me sentais vieux comme un monde. Comme elle était loin cette vie de grand homme que je m'étais promise. Par-dessus le marché je n'étais pas très content de ce que j'écrivais et puis j'aurais bien voulu être imprimé. »

Sa concierge le nomme « le pianiste ». Il joue du classique et improvise aussi bien dans le style de Schubert que de Webern. Il est aussi grand amateur de jazz (*Some of these days*, leitmotiv de *La Nausée*), cette musique venue de la culture américaine qui touche sa sensibilité immédiatement. Cette affinité s'enracine dans l'éducation protestante et laïque venue de son grand-père. L'Amérique est le pays des aventures des héros de bandes dessinées de l'enfant et celui de l'avenir pour le jeune homme. Il offre à Juliette Gréco *La Rue des Blancs-Manteaux*, chanson écrite pour *Huis clos* et dont Joseph Kosma compose la musique. L'égypte et le philosophe de Saint-Germain-des-Prés se sont trouvés pour longtemps. Il demeure un homme des villes, sans racine, qui non seulement ne le déplore pas mais en paraît soulagé. « Ce qui ne me lasse jamais, c'est de m'asseoir sur des chaises qui ne sont à personne — ou à tout le monde, si

l'on veut — devant des tables qui ne sont à personne. C'est pour cela que je vais travailler dans les cafés, j'atteins à une sorte de solitude et d'abstraction.» Il est rétif au nationalisme qui porte les idées rejetées de sang et de race, de terroir et d'enracinement. Il refusera toujours la chaleur d'un chez-soi, l'enfermement dans l'attachement à un espace feutré. «Une maison: cet objet-vampire absorbe sans cesse l'action humaine, se nourrit d'un sang emprunté à l'homme et finalement vit en symbiose avec lui» (*Critique de la Raison dialectique*). On dépose dans l'intérieur de sa maison toute sa mémoire, tous ses souvenirs jusqu'à constater que «la vie intérieure n'est absolument rien d'autre que la vie d'intérieur». Plus de pensées, uniquement «des rapports inertes et changeants des meubles entre eux.»

La chambre d'hôtel de Roquentin, c'est la sienne au Havre, près de la gare, avec la présence de ces bruits pour partir ailleurs. Il écrit pendant longtemps dans sa chambre ou au café. «C'était très important pour moi, le fait de ne rien posséder. C'était une manière de salut personnel; je me serai senti perdu si j'avais eu un appartement à moi, avec des meubles, des objets à moi.» Parfois, et cela sera plus particulièrement à la fin de sa vie, la tentation de désespérer l'a hanté: «Demain, après ma mort, des hommes peuvent décider d'établir le fascisme, et les autres peuvent être assez lâches et désemparés pour les laisser faire; à ce moment-là, le fascisme sera la vérité humaine, et tant pis pour nous» (*L'existentialisme est un humanisme*). Pourtant, pour nombre de ses proches, «c'était un homme gai» (Jean-Toussaint Desanti), à l'inverse de l'atmosphère de ses romans. «Je lui trouvais, moi, de la beauté, un charme puissant, j'aimais l'énergie extrême de sa démarche, son courage physique, et par-dessus tout cette voix d'acier trempé, incarnation d'une intelligence sans réplique» (Claude Lanzmann). «Un charme incroyable, la beauté de son intelligence» (Olivier Todd). Toutefois, il néglige tout ce qui est personnel, impôts, argent et même santé avec une totale absence d'hygiène de vie: alcool, tabac, suractivité, alimentation négligée, sédentarité... Pendant la guerre il affiche: «Je ne me lave ni ne me soigne.» Conséquences: des ennuis de dents, des problèmes aux yeux, de l'hypertension. Il est convaincu que la volonté permet de

vaincre tout obstacle : émotion, fonctions physiologiques, faiblesses psychologiques.

En 1943, à l'époque même où il commence à écrire pour le théâtre, Sartre est engagé par la plus grande maison de production française (Pathé) pour écrire ou réécrire des scénarios. Ce contrat confortable lui permet de quitter l'enseignement.

En 1956, il rencontre Arlette Elkäim ; elle a dix-sept ans. Il l'adopte en 1965 pour confier les destinées de son œuvre à quelqu'un et pourvoir aux besoins de son « harem » après sa disparition. Prosaïsme qui va déclencher fureur et douleur chez ses autres compagnes. À sa mort, elle s'appropriera Sartre et expulsera Simone de Beauvoir : « La biche se transforme en vautour » (Georges Michel, *Mes Années Sartre*).

À partir de l'automne 1973, à la suite d'une attaque, il n'y voit plus et cesse d'écrire : « Je ne suis plus. » Il échange longuement avec son secrétaire Benny Lévy, lui-même en translation intellectuelle du gauchisme extrême au judaïsme intégriste. Cela fait tellement écho en lui qu'il paraît se déjuger dans *L'Espoir maintenant*, livre de dialogue entre ces deux hommes. À l'occasion d'une conférence israélo-palestinienne, l'intellectuel et militant palestinien Edward Saïd écrit : « J'étais complètement retourné de voir que ce héros intellectuel avait succombé, en ses dernières années, à un mentor aussi réactionnaire. » La tribu sartrienne se sent trahie par ce « détournement de vieillard » (Olivier Todd) au point que Simone de Beauvoir imagine constituer un tribunal sartrien : elle est en pleine détresse et se sent coupable d'abandon.

Vie clandestine

Commence le temps du « grand changement dans ma pensée, la guerre 1939-1940, l'Occupation, la Résistance, la Libération de Paris ». « Pour Sartre, comme d'ailleurs pour André Breton, après 14-18, toute vie collective est tenue pour vouée à se perdre dans des collectifs barbares et violents. La seule valeur qui puisse soutenir notre existence semble alors être l'idée du salut individuel par l'art » (Gérard Wormser). Mobilisé en septembre 1939, il

est affecté dans une station météo en Alsace, puis dans quelques autres endroits au gré des garnisons. Il a refusé d'être officier. Il satisfait son appétit intellectuel par d'innombrables lectures et par la rédaction d'un journal, partiellement sauvé et publié. Ces *Carnets de la drôle de guerre* sont d'une écriture impeccable et incisive : « Je suis, moi individu, en face de la totalité du monde et c'est cette totalité que je veux posséder. Cette possession consiste essentiellement à capter le sens du monde par des phrases. »

« La guerre, il y entre antihumaniste, esthète, anarchisant, apolitique, mais chargé de mission : réaliser une œuvre destinée à rester dans l'éternité de l'espace littéraire. Il en sort humaniste, responsable de tout devant tous, rallié aux valeurs du socialisme révolutionnaire, décidé à "écrire pour son époque" et à s'y engager de toutes ses forces » (Christian Delacampagne, chroniqueur du journal *Le Monde*). Fait prisonnier en juin 1940, il se retrouve avec 25 000 soldats dans un camp de détention. « Je vous parlais tout à l'heure de ma captivité en Allemagne. C'est là que tout a commencé. Avant la guerre j'étais seul et je ne m'en rendais pas compte... Dans le camp de concentration, j'ai appris à croire dans les hommes. » Ainsi parle l'autodidacte de *La Nausée*, au demeurant personnage que Sartre tourne en dérision. Cette nouvelle publiée en 1938 anticipe sur ses propres sentiments après sa libération : « La guerre m'a découvert mon historicité. » Il confie dans son *Cahier Lutèce* : « Être-dans-l'histoire : voilà ma découverte de 39 et 40. » Formidable pirouette de la création ! La captivité va le rendre solidaire des autres prisonniers et mettre fin à son réflexe d'hostilité envers le soldat. Il se sent « faire partie d'une masse ». En témoigne Simone de Beauvoir dans *La Force des choses* : « La guerre avait opéré en lui une décisive conversion. Son expérience de prisonnier le marqua profondément : elle lui enseigna la solidarité ; loin de se sentir brimé, il participa dans l'allégresse à la vie communautaire. » C'est une conversion à la dimension sociale, voire au socialisme. « Ce que je vois de plus net dans ma vie, c'est une coupure qui fait qu'il y a deux moments presque complètement séparés, au point que, étant dans le second, je ne me reconnais plus très bien dans le premier, c'est-à-dire avant la guerre et après. » Le témoignage